Festival de Cannes: 46e

Le festival est aussi un excellent baromètre des différentes tendances de la production à un moment donné. Très étonnamment, Cannes 1993 fut dominé par le cinéma européen, grâce d'ailleurs à quatre bonnes performances des Britanniques.

Chaque année, le festival de Cannes reflète plus ou moins fidèlement l'état de la production cinématographique mondiale. 1993 s'est avérée être une bonne année. Sur la Croisette, les festivaliers se lamentaient bien ici et là à propos d'un film ou d'un autre mais jamais, comme ce fût le cas certaines années précédentes, du festival dans son ensemble. Sur la cinquantaine de films que j'ai pu voir, au moins 20 valaient le détour, ce qui est un pourcentage respectable.

Le festival est aussi un excellent baromètre des différentes tendances de la production à un moment donné. Très étonnamment, Cannes 1993 fut dominé par le cinéma européen, grâce d'ailleurs à quatre bonnes performances des Britanniques qui avaient envoyé en sélection "The Baby of Macon" de Peter Greenaway (hors compétition), "Raining Stones" de Ken Loach et "Naked" de Mike Leigh, qui compta dès les premières projections parmi les favoris pour le palmarès. Stephen Frears avait préféré réserver son "Snapper" pour l'ouverture de la Quinzaine des Réalisateurs où il fit un triomphe.

"The Baby of Macon" mis à part, ces films se rattachent tous à un genre dans lequel le cinéma britannique a traditionnellement excellé, celui qui s'attache à décrire la vie des gens modestes issus de la fameuse "lower middle class", des gens simples donc, dont les préoccupations sont quotidiennes, liées au travail, à la famille, à la vie sociale dans leur quartier. Sans ressortir de la propagande idéologique, les meilleurs de ces films contiennent néanmoins des éléments de critique sociale, voire politique. Ken Loach est considéré comme l'un des maîtres du genre depuis les années 70. Stephen Frears et Mike Leigh sont ses dignes héritiers.

Des trois films présentés à Cannes, le moins inattendu fut finalement "Raining Stones" de Ken Loach puisqu'il est exactement dans la même veine que le formidable - et, à mon avis, supérieur - "Riff-Raff" (présenté à Cannes il y a 2 ans et proclamé meilleur film européen de l'année). Les personnages de "Riff-Raff" étaient employés, dans des conditions précaires, par une entreprise de construction. Ceux de "Raining Stones" sont au chômage et semblent avoir perdu toute illusion de retrouver un travail stable. Ils survivent tant bien que mal grâce à de petits boulots et l'un des mérites du film est de montrer - avec cet humour du désespoir si typiquement britannique - la chasse permanente au moyen de survivre jour après jour. Mais s'ils ont perdu tout respect des choses qu'on prétend faire la fierté de leur pays (ils n'hésitent pas à ravager un gazon anglais!), ces chômeurs n'ont jamais perdu leur dignité et le respect d'eux-mêmes. A tort ou à raison, le héros du film ne conçoit ainsi pas de voir sa fille faire sa première communion dans une robe prêtée! Il va donc s'endetter toujours davantage pour lui offrir un vêtement de circonstance, contre l'avis du curé, d'ailleurs, qui essaie de lui expliquer que Dieu ne s'intéresse pas à des choses aussi futiles.

Contrairement à "Riff-Raff" qui se terminait pratiquement par un appel à la révolte (les ouvriers mettaient le feu à la maison qu'ils venaient de rénover), "Raining Stones", tout en refusant tout compromis, semble plus conciliant, parce que le protagoniste trouve une issue, par ailleurs toute provisoire, à son problème. Le spectateur a donc le sentiment de voir un happy end alors que la situation n'a pas du tout évolué et que le fond du problème n'a pas réellement été mis en cause.

Stephen Frears avait abandonné l'Angleterre de Margaret Thatcher pour aller à Hollywood. Thatcher partie, Frears revient renifler l'air du vieux continent. Prudemment, il fait tout de même étape en Irlande. C'est là qu'il a réalisé "The Snapper", l'histoire d'une famille irlandaise, aussi chaleureuse que bruyante, dont la fille aînée annonce un beau soir qu'elle est enceinte. Non seulement, Sharon n'est pas mariée mais elle refuse de dire qui est le responsable. D'abord, son père est outré et puis il décide de prendre les choses en main. Au fond, il est ravi de voir encore un enfant arriver dans sa famille.

Le bon sens et l'énergie qui émanent de tous les personnages de ce film font plaisir à voir, mais, au-delà de la simple comédie, Frears et son scénariste Roddy Doyle (également auteur du roman dont est adapté le film) démontrent aussi que la société irlandaise a changé et que le rôle de l'Eglise a diminué. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le roman avait provoqué quelques remous à sa parution.

Dans la même lignée que les deux films cités précédemment mais plus grave, plus pessimiste, plus dur, est "Naked" qui a reçu le prix de la mise en scène à Cannes. Les héros de Mike Leigh (connu pour "High Hopes" et "Life is sweet", ce dernier étant inédit à Luxembourg) sont également des laissés-pour-compte de la société mais ils sont plus marginaux. Ici, on n'a plus à faire à des gens simples mais à des personnages tragiques, des anti-héros, come dit Mike

Leigh, broyés par la complexité de l'existence. Johnny (David Thewlis a reçu à juste titre le prix de la meilleure inteprétation masculine pour ce rôle) n'est pas un personnage sympathique et tout le pari de Mike Leigh est de construire son film sur un protoganiste qui commence par violer une femme dans la première scéne, un homme cynique, froid, immoral mais aussi capable d'amour et de détresse. "Naked" met véritablement à nu la société anglaise contemporaine et ce fut probablement l'un des films les plus modernes, les plus éloquents sur le monde d'aujourd'hui qu'on ait vu à Cannes. Johnny y passe d'une fille à l'autre en proférant des monologues philosophiques et désabusés. Tout cela est à la fois très drôle et profondément triste, ce qui n'est pas sans créer un certain malaise dans le public, peu habitué à être ainsi coincé entre deux émotions. Mise à part un passage un peu long au milieu du film, "Naked" est parfaitement réussi et fut l'une des grandes révélations du festival.

Anglais certes, mais dans un genre tout à fait différent, "The Baby of Macon" de Peter Greenaway continue sur la lancée de "Prospero's Books" avec la différence que l'image est quand même ici un peu moins surchargée. Comme d'habitude, Greenaway parle de sexe, de pouvoir et de mort avec des images crues et baroques qui ne sont pas du goût de tout le monde. L'histoire est celle d'un enfant miracle, comparé à Jésus, dont tout le monde, à commencer par sa soeur et bien évidemment l'Eglise, va vouloir profiter, chacun s'appropriant une partie du bébé, même mort, jusqu'à ce qu'il soit littéralement coupé en morceaux!

Egalement bien représentée dans la sélection, la France a montré "Louis, enfant roi", film violemment attaqué parce qu'il met le spectateur dans la position du petit Louis XIV qui ne comprend pas grand-chose aux intrigues qui se jouent à sa cour mais que je trouve passionnant parce qu'il nous donne à voir - une fois n'est pas coutume - un monde où tous les grands problèmes traités dans les autres films (trahison, jalousie, rivalité) sont confrontés sans moralisme, un monde où l'on intrigue, on l'on fait la guerre et l'amour, où l'on danse et l'on boit, où règne le plaisir dans le plus joyeux des chaos. Sur cette étonnante description se greffe une réflexion intelligente sur le pouvoir et ses relations avec le spectacle à une époque dont nous sommes les héritiers directs et que l'homme de théâtre Roger Planchon a mise en images avec un sens rare de la mise en scène. "Louis, enfant roi" fut d'ailleurs l'un des premiers films à arriver de Cannes à Luxembourg, où il a malheureusement fait un très court passage!

Dans un style tout à fait opposé, Alain Cavalier a présenté au festival un film dont il avait pris soin de ne pas dévoiler la moindre image avant la première projection. Sans paroles et sans musique, "Libera Me" est une parabole sur la répression. Libération de la dictature donc, mais aussi libération du bruit et des images qui agressent tous les jours ceux qui vivent dans les Etats dits démocratiques. "Libera me" force le spectateur à regarder et à écouter. Regarder les gestes de la vie de tous les jours mais aussi la violence et la mort, écouter le bruit que fait le couteau sur le pain, sur un morceau de viande ou sur l'homme qu'on torture. Exercice de style réussi, "Libera me" ne va malheureusement pas au-delà. Contrairement à Robert Bresson qui pratique depuis longtemps le même genre de cinéma "minimaliste", Cavalier, en enlevant la parole et la musique de son film, en a aussi ôté l'émotion. "Libera me" n'est pas réussi parce que c'est finalement un film froid, abstrait.

Tout autre est "Moi Ivan, toi Abraham" de Yolande Zauberman. En passant à la fiction, l'auteur de "Classified People" et "Caste criminelle", deux documentaires remarquables, l'un sur l'Afrique du Sud et l'autre sur l'Inde, a ému et ébloui le public. Tourné en noir et blanc (mais en cinémascope!), "Moi Ivan, toi Abraham" raconte l'amitié entre un petit garçon juif et un autre qui ne l'est pas dans la Pologne d'avant la guerre. C'est une extraordinaire évocation de la culture juive et d'un monde à jamais disparu, un univers à la fois familier et presque mythique sur lequel pèse la tragédie à venir. Tourné partiellement en jiddish, inteprété par des non-professionnels, c'est peut-être le seul film qui a manqué au palmarès.

L'unique prix auquel "Moi Ivan, toi Abraham", présenté à la Quinzaine des Réalisateurs, aurait pu prétendre était en effet la Caméra d'Or qui récompense le meilleur premier film. Le jury lui a préféré "L'odeur des papayes vertes" du Vietnamien Tran Anh Hung, qui est aussi une production française. Le réalisateur a reconstruit une rue de Saïgon dans un studio près de Paris et y a filmé la vie d'une petite servante dans le Vietnam des années 50 et 60. Certains spectateurs ont regretté que la guerre n'y soit traitée qu'en arrière-fond mais le propos du cinéaste était tout autre. Il voulait faire revivre la culture de son pays, à travers le travail des femmes. Esthétiquement très beau, sobre et serein, le film perd un peu de son attrait dans la deuxième partie qui montre comment la petite servante finit par épouser l'un de ses maîtres qui la préfère à une jeune femme occidentalisée et nettement moins portée à le servir. Cette fin est certes ambiguë mais le film est splendide et méritait l'honneur qui lui a été fait.

Sophie (Katrin Cartlidge) in *Naked*

Le reste de l'Europe était en retrait à Cannes. Seule l'Italie s'est encore fait remarquer avec deux films. "Il grande cocomero" de Francesca Archibaldi, a pour héros un psychiatre pour enfants (Sergio Castel-

Moi Ivan, Toi Abraham

lito, très applaudi) qui se passionne pour le cas d'une jeune adolescente souffrant de crises d'épilepsie. Il parvient à prouver que les crises sont d'origine psychologique ce que refusent d'accepter les parents qui préfèrent voir leur fille malade plutôt que "folle". Pudique et tendre, le film fait la part belle aux relations entre le médecin et ses petits patients et aux acteurs qui les interprètent.

L'autre film italien est moins sobrement mis en scène. "La scorta" de Ricki Tognazzi pourrait n'être qu'un film d'action de plus mais cette fois, c'est le thème qui est passionnant puisqu'il s'agit de suivre plusieurs membres d'une des escortes qui protègent les juges italiens menacés par la mafia. Pour le reste, il est vrai que le film suit sans surprises et sans originalité les schémas convenus du genre.

On ne parlera pas ici des Etats-Unis, faiblement représentés à Cannes. Même les producteurs indépendants, qui nous avaient valu quelques excellentes surprises les années précédentes, n'ont présenté cette année que des petits films sans grand intérêt ni originalité.

Les grands gagnants du festival furent évidemment la Chine et l'Océanie, chacun remportant une Palme d'Or. La Chine n'a fait que confirmer une évolution qui dure déjà depuis plusieurs années. Autant la Chine continentale que Taïwan et Hong-Kong produisent en effet de plus en plus de films de grande qualité et unanimement applaudis dans les festivals. Chen Kaige leur ouvre aujourd'hui la voie vers un public plus large avec un film d'une extraordinaire richesse, "Adieu ma concubine", que l'on devrait voir à Luxembourg cet automne. Histoire d'amour et de trahison à l'échelle de deux amis, d'un couple, mais aussi d'un peuple tout entier quand l'Histoire, la grande, s'emballe et entraîne dans l'abîme toutes les valeurs de jadis lors de la Révolution culturelle. "Adieu ma concubine" raconte en effet les relations entre deux acteurs de l'opéra de Pékin dont l'un, qui joue les rôles de femmes, en vient à ne plus séparer la vie du théâtre et tombe amoureux de son partenaire qui préfère épouser une ancienne prostituée. Tragédie haute en couleurs, tissée de relations d'une rare complexité et accessoirement l'un des rares films chinois à traiter de l'homosexualité, "Adieu ma concubine" fut le coup de foudre de bon nombre de festivaliers.

Dans le cas de l'autre Palme d'Or, on ne peut guère parler de surprise puisque chacun savait, avant de le voir, que "The piano" de la Néo-Zélandaise Jane Campion allait être un grand film. Les rares privilégiés qui l'avaient vu avant le festival en avaient parlé avec tant d'enthousiasme que les spectateurs en éprouvaient une certaine angoisse (le film allait-il être à la hauteur?), de même d'ailleurs que les producteurs et la réalisatrice (le jury allait-il accepter de suivre le mouvement général?). Le jury a suivi, bien sûr, et les festivaliers n'ont pas boudé leur plaisir. Nous n'allons pas épvoquer ici davantage ce très grand et très beau film qui passe encore à Luxembourg. Il faut aller le voir!

Un autre film néo-zélandais, présenté dans la section "Un certain regard" (qui fait partie de la sélection officielle) a encore ébloui les spectateurs juste avant la fin du festival. Le collègue de la "Revue" a fort bien résumé la chose en décrivant ce film comme "un opéra qui aurait été écrit par Rainer Werner Fassbinder et mis en scène par Michael Powell"! En d'autres mots: "Desperate Remedies" est un mélodrame flamboyant, l'adjectif convenant aussi bien au sens propre que figuré! Cet insolite objet raconte l'histoire de la belle et fière Dorothea dans une ville néo-zélandaise du 19e siècle. Pour sauver sa soeur de l'emprise d'un fournisseur d'opium, elle engage un robuste et taciturne immigré qui, bien évidemment, tombe amoureux de Dorothea. Les couleurs, la musique, les grandes émotions qui cotôient les passions les plus perverses, la décadence des beaux salons et celle des ruelles sombres, l'amour, la trahison et bien évidemment le pouvoir font l'éclat de ce premier film de deux réalisateurs nommés Peter Wells et Stewart Main.

Signalons tout de même que l'un des événements du festival fut la soirée "Decadence" offerte par les producteurs du film pour lancer le film du même titre. Ecrit et réalisé par Steven Berkoff d'après sa propre pièce, interprété par Joan Collins, le film a profité du

"tax shelter" luxembourgeois et a en partie été tourné au Grand-Duché.

Il ne reste, comme toujours qu'à souhaiter que tous ces beaux films trouveront un jour ou l'autre le chemin des salles luxembourgeoises. En attendant, vous pouvez toujours voir (du moins le pouviez-vous au moment de la rédaction de cet article), outre "The Piano", le film de Quentin Tarantino intitulé "Reservoir Dogs" qui fut l'une des révélations de Cannes... 1992 et qui est interprété par le même Harvey Keitel!

Viviane Thill